

ANNEMARIE SCHWARZENBACH

Epistolière, voyageuse, amoureuse, elle souffle sur le voile des mots

Trois inédits en langue française saluent le parcours hors norme de cette auteure de la merveilleuse angosse de la fuite. Annemarie Schwarzenbach ou le saisissement méticuleux de l'indicible.

ALEXANDRE CALDARA

Annemarie Schwarzenbach (1908-1942) aurait eu 100 ans aujourd'hui. On l'imagine lectrice assidue des tremblements militants d'Elfriede Jelinek. Cette année éditoriale, où on exhume en Suisse romande avec les ongles les inédits, comme elle grattait des vestiges archéologiques, a débuté par «Lettres à Claude Bourdet 1931-1938», fils de la poétesse Catherine Pozzi. Près de 60 missives conservées par son destinataire dans une enveloppe orange de la délégation du comité international de la Croix-Rouge. Hélas, les réponses furent détruites par Renée Schwarzenbach peu après le décès de sa fille.

«Je me sens plus près de toi quand j'écris en allemand.» La traduction de Dominique Laure Miermont respecte chaque interstice, chaque espace, allant jusqu'à citer en italique

les quelques phrases rédigées en français par l'auteure. D'emblée, on se sent captivé par les mystères des mots absents de Claude qui contribuent au vertige: «Je ne suis malheureusement pas tant «élément fugitif» que malade depuis plusieurs jours.» Annemarie sait résumer les émotions les plus contradictoires: «Je ne sais pas: la vie est si belle et si pleine d'énormes déceptions et de renoncements. Nous nous manquons vraiment de façon stupide.»

En un paragraphe, les préoccupations politiques, la dérision corrosive, la curiosité pour l'autre et l'ardeur affective implorent: «J'ai visité les temples gigantesques de Warka-Uruk et j'ai vu les jeunes Allemands travailler. Quel peuple Claude! Et que de possibilités entre Schiller et Hitler... J'attends de pouvoir partir en Perse. Pendant ce temps, j'apprends l'arabe. J'aurais besoin de revoir un ami. Mais voilà...»

«Les quarante colonnes du souvenir» regroupent dix textes écrits entre l'été 1939 et l'été 1940, des chroniques poétiques et brutes de son voyage avec Ella Maillart accompagnées de photographies sobres de palais de sable ou d'un homme accaparé par un capot ouvert. «Connaissez-vous, vous les sédentai-

res, vous qui avez une patrie, l'effroi et la magie soudaine de ce mot?»

Nicole Le Bris dans sa préface note: «Déjà d'ailleurs le beau titre à lui seul, conçu pour intriguer et pour retenir l'attention, place l'œuvre sous ce jour: celui d'un projet très médité, à caractère moral et esthétique. D'emblée l'accent s'y trouve mis sur le souvenir, dimension essentielle de l'ouvrage.» Autres colonnes, autres visions de la dépossession, étranges échos, une image de la plasticienne Dominique Gonzalez Forster qui fige un espace tenu par des fils en béton.

Elle trouve les mots, les flèches, l'outil percussif qui transmet le regard de façon immédiate et pourtant brouillée: «Les voiles étaient déchirés, je vis tout en bas une mer figée de montagnes pelées qui laissaient émerger bouche bée hors de l'abîme ondulant, leurs mille têtes semblables aux têtes sacrées des lions de mer et des mandragores.»

«Voir une femme», inquiétant dans sa douceur a été écrit en 1929 dans le cadre douillet d'un luxueux hôtel de montagne. Annemarie observe les frémissements d'Ena Bernstein. Efficace et indocile, le texte semble s'éjecter du corps. /ACA

«Lettres à Claude Bourdet», éd. Zoé.
«Les quarante colonnes du souvenir», éd. & esperluète. Tous deux traduits par Dominique Laure Miermont. «Voir une femme», éd. Métropolis, traduit par Etienne Barillier. Tous parus en 2008



ANNEMARIE SCHWARZENBACH Au deuxième plan, ici avec Ella Maillart.

(KEystone)

«Les nuits sont solitaires, offertes à merci»

Annemarie Schwarzenbach

L'EXPRESS
23.5.2008